

EMBARDÉE

À Tinelie et Christophe,
parce que l'amour est de tous les genres
– masculin au singulier et féminin au pluriel...

Christophe Léon

EMBARDÉE

LA JOIE DE LIRE  ENC  AGE

Les témoins présents sur la scène de l'accident diront que la voiture roulait trop vite, qu'elle a dérapé, fait une embardée et poursuivi sa route sur une cinquantaine de mètres avant de s'immobiliser, encastrée dans le mur d'un immeuble d'habitation.

Dans la voiture, au volant, il y a mon père. Sous le choc, la ceinture de sécurité lui a cisailé la poitrine. La douleur est intense, mais provisoire. Sa respiration est difficile, il ouvre la bouche et aspire bruyamment. Une fois. Deux fois.

À côté de lui, mon père – qui ne met jamais sa ceinture parce qu'il ne supporte pas d'être attaché. Mon deuxième père donc, qui est plus mal en point. Sa tête a heurté le tableau de bord au moment de l'impact. Il saigne abondamment du front, la plaie s'étend de l'arcade sourcilière gauche à la racine du nez. Cette belle estafilade est aussi due en partie à un bris de verre, conséquence de l'éclatement en mille morceaux du pare-brise. Il est conscient et tente de parler, mais les mots sortent au ralenti, comme envasés, et ses lèvres se tordent d'une drôle de façon qui serait, dans d'autres circonstances, comique.

Du radiateur éventré s'échappe en sifflant un filet de vapeur sous pression. De l'huile de moteur se répand sur le sol, le liquide visqueux rampe entre les débris en plastique

du pare-chocs. Le capot est aux trois-quarts ouvert, informe, et, comme je l'ai dit, le pare-brise a été pulvérisé au moment de la collision. Une grande partie des éclats s'est retrouvée éparpillée sur les cuisses de mes deux pères.

Le losange rose cousu sur la poitrine du veston de mon papa passager est déchiré à l'endroit où une pointe rebiquait déjà. Mon père conducteur, lui, refuse de porter ce qu'il qualifie « d'humiliation », contrevenant ainsi à la loi, au risque d'être arrêté et mis en détention.

Les témoins affirmeront plus tard, lors de leur déposition, et ils seront tous d'accord sur ce point, que le premier à s'être extirpé de la voiture est le conducteur, et qu'il en a fait le tour pour aller ouvrir au passager. Ils l'observeront aider celui-ci à s'extirper de l'habitacle en le prenant sous les aisselles. Trois parmi eux assureront qu'il l'a attrapé à bras le corps, le menton dans le creux de son épaule, le visage tourné vers la nuque, comme s'il l'embrassait, mais les enquêteurs ne relèveront pas ce détail.

Ils le verront ensuite l'adosser contre le mur et lui parler doucement, comme à un enfant ou à une très vieille personne un peu sourde, tout près de l'oreille.

« Trop affectueusement pour être honnête... » commentera une dame.

Mon père passager leur semblera désorienté mais, moins d'une minute après, il sera en état de se tenir sur ses deux jambes.

Les témoins ne leurs viendront pas en aide, la loi interdisant de porter secours à ces gens-là. Quelques-uns s'éloigneront en secouant la tête, peut-être navrés, d'autres resteront un moment sur place et épilogueront sur les causes de l'accident. Enfin, une petite poignée, ceux qui auront dès le début remarqué le losange rose, appellera la milice pour qu'elle intervienne. Simple précaution et preuve de civisme, au cas où les accidentés n'auraient pas l'autorisation de se trouver dans cet arrondissement de Paris. Ce sont eux, ces bons citoyens, par leurs appels au 666, le numéro de téléphone spécialement mis en service à cet effet, qui déclencheront la traque.

Mes pères abandonneront la voiture avant que les habitants de l'immeuble ne descendent pour constater les dégâts. Les risques d'un lynchage étant trop élevés, ils préféreront fuir, boitillant et serrant les dents, en direction de la station de métro la plus proche.

Les caméras de surveillance du boulevard les suivront jusqu'à ce qu'elles les perdent et soient relayées par celles du métro, qui filmeront mon père (le passager) sur le quai, arrachant son losange rose et le jetant dans une poubelle dans l'intention manifeste de passer inaperçu.

2

Je me prénomme Gabrielle et j'attends mes papas.

J'aurai bientôt treize ans. Mes parents m'ont eue alors que j'avais six mois. Ils sont venus me chercher en Afrique, en Somalie, pour être plus précise à Mogadiscio, puis ils sont rentrés en France et nos vies se sont métissées pour former une famille unie et heureuse, je crois – non, j'en suis sûre !

Mes pères s'appellent George et Phil. *George* sans *s*, une coquetterie de papa, qui a amputé son prénom d'une consonne qu'il jugeait trop « franchouillarde ». Tous les deux sont plasticiens, ce qui ne veut pas dire qu'ils fabriquent du plastique ! Ce sont des artistes, ils peignent, sculptent et participent à des happenings dans de nombreuses galeries et autres lieux de la scène artistique parisienne.

Je devrais employer le passé parce que, depuis deux ans, ils n'en ont plus le droit.

Quand j'étais petite, nous habitions un des plus beaux quartiers de Paris. Nous vivions dans un appartement qu'on dit être de standing. J'avais ma propre chambre, pas toujours rangée mais bien à moi. Les fenêtres donnaient sur un parc et j'aimais rester de longues minutes à contempler la nature, les arbres, les massifs

fleuris ou encore les gamins qui piétinaient les pelouses malgré l'interdiction.

George et Phil travaillaient à la maison, dans une ancienne chambre double, spacieuse et haute de plafond, qu'ils avaient transformée en atelier. J'avais la permission d'y aller quand je le désirais, et c'était toujours une fête pour moi de les voir à l'œuvre.

Mes pères inventent et créent sans cesse, comme d'autres respirent. « *Des virtuoses de l'art moderne* », ai-je lu récemment dans un célèbre magazine d'art contemporain de ces années-là dont mes papas gardent précieusement un exemplaire.

Un été, ils ont peint une centaine de toiles de moi. Des petits formats qu'ils ont appelés *Nos anges Gabrielle*, donnant à chacun un numéro d'ordre. Ces tableaux ont fait l'objet d'une exposition, et tous ont été vendus à des collectionneurs.

— Pourquoi vous n'en gardez pas un seul ? j'ai demandé une fois l'expo terminée.

— Pourquoi ? Mais nous avons l'original à la maison, Gabrielle ! se sont exclamés en chœur Phil et George, et je me souviens avoir rougi de bonheur jusqu'à la plante des pieds.

Le soir du vernissage, les gens se battaient presque pour me faire la bise. J'ai détesté ça ! Les barbes des messieurs piquaient, le rouge à lèvres des dames laissait des traces grasses et incarnates sur mes joues, mais je ne pouvais pas me défilier – j'étais l'attraction du moment.

Aujourd'hui, nous habitons en banlieue parisienne. Nous n'avons plus le droit de nous rendre dans le centre de la

capitale sans au préalable avoir demandé et obtenu une autorisation, un papier rose dûment rempli et tamponné par l'administration, et dont je connais la référence par cœur : *CERFA 1012*. La plupart du temps, la milice en charge des losanges roses s'y oppose, si bien que mes parents doivent ruser en achetant cher de faux laissez-passer.

Nous ne sommes pas les seuls à vivre ici. Tous les losanges roses ainsi que leurs familles fichées sont réunis dans cette petite ville imaginée et « aménagée » exprès pour nous.

— Un *ghetto*, comme l'appelle George, mon papa qui refuse de porter son losange rose.

— Au moins, on ne risque pas de se faire agresser à longueur de journée, tempère Phil, mon papa au losange cousu sur la poitrine.

C'est vrai que nous sommes entre nous, ici. Mes copines et mes copains ont eux aussi deux papas ou deux mamans. Nous constituons une communauté où l'entraide et la solidarité sont de rigueur.

Au printemps, il y a la Fête des losanges. Ce sont George et Phil qui en ont eu l'idée avec d'autres amis, un soir après un repas alors qu'ils discutaient d'un moyen de maintenir le moral des habitants du ghetto. Les autorités ne l'ont pas interdite pour l'instant, et nombreux sont ceux qui y participent et se retrouvent dans la rue à défiler en musique. Phil m'a expliqué que cette fête était la petite-fille d'une plus grande qui se déroulait autrefois à Paris.

— La *Gay Pride*, elle s'appelait. Tu étais trop jeune à l'époque pour t'en souvenir, ma chérie. On a cessé d'y aller quand tu avais quatre ans. Avec George on se faisait une joie de parader dans les rues. Tu aurais vu ça, Gabrielle ! On dansait, on chantait, les gens étaient joyeux. Nous étions si heureux de nous retrouver à cette occasion...

Ce matin, mes pères ont pris leur voiture pour entrer dans Paris. Quelques jours plus tôt, ils avaient récupéré deux faux laissez-passer.

Dans une semaine, ce sera mon treizième anniversaire. George et Phil souhaitent m'acheter un cadeau digne de celui-ci. Comme nous n'avons pas d'accès à Internet – il est systématiquement refusé aux losanges roses par les fournisseurs, qui ne font que se plier aux contraintes administratives –, et qu'il est impossible dans le ghetto de trouver ce qu'ils désirent pour moi, mes parents ont décidé de se rendre dans un magasin spécialisé aux Halles.

D'ailleurs, Phil envisageait d'y aller seul.

— En cas de pépin, la petite aura toujours un de ses parents auprès d'elle.

— Quel pépin ? s'est agacé George. Il n'en est pas question ! Je viens avec toi ! Gabrielle est bien assez grande pour se débrouiller pendant notre absence, non ? Qu'est-ce que tu en penses, ma chérie ?

Comme une idiote, j'ai dit oui.

Mes papas ne se séparent jamais, ils s'aiment et ça se voit.

Si un jour je tombe amoureuse, je veux l'être comme eux, à cent pour cent. Je veux leur ressembler parce que je trouve que leur exemple est le plus beau du monde. Quand ils s'embrassent, qu'ils se tiennent par la main ou se disent des mots doux, Phil et George rayonnent littéralement, comme s'ils étaient entourés d'une aura lumineuse.

Ils sont mariés depuis une quinzaine d'années. Aujourd'hui la loi a changé, les papas et les mamans comme eux ne pourraient plus s'unir en mairie, ni adopter d'enfants.

— Si nous n'étions pas officiellement conjoints, a rouspété un jour George dans un accès de colère tel qu'il lui en arrive parfois, nous ne serions pas parqués comme des bestiaux ou des monstres ! Ils n'auraient pas pu nous fichier et nous bannir.

— Tu regrettes ? l'a interpellé Phil.

George a ouvert la bouche, mais aucun son n'en est sorti, et il m'a regardée longtemps avant de s'écrier :

— Pas une seconde !

On s'est serrés très fort dans les bras et j'ai senti couler sur ma joue les larmes de Phil.

*

Les gens qui viendront me chercher à l'appartement me demanderont de les suivre. J'irai me réfugier dans ma chambre en fermant la porte à clé. Je me cacherai sous mon lit pendant qu'ils tenteront de me raisonner.

George est une force de la nature. Il est capable, si besoin est, de déplacer la grande armoire de ma chambre sans l'aide de personne. Quand j'étais haute comme trois pommes, il me semblait que sa tête touchait les étoiles, que ses épaules étaient mon unique horizon et que ses yeux jetaient des éclairs à chaque fois qu'il me regardait. Il était mon papa-protecteur qui veillait sur moi.

À la maison, George est responsable de l'intendance. Il fait les courses dans les magasins gouvernementaux du ghetto, même si l'approvisionnement n'est pas fameux. Heureusement, il se débrouille pour améliorer notre ordinaire au marché noir ! Un commerce parallèle aux prix prohibitifs, dont les transactions se déroulent la plupart du temps dans les caves des immeubles, des endroits tenus secrets jusqu'au dernier moment.

Papa George, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, est aussi un bricoleur de génie. Pour le taquiner, Phil l'appelle mon *MacGyver d'amour*. MacGyver était, si j'en crois mes parents, le héros d'une série télé américaine des années 80, qui, avec un simple trombone, construisait un vaisseau spatial en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Chez nous, George assume la tâche moins spatiale mais plus délicate de réparer les appareils ménagers qui tombent en panne ou encore les meubles abîmés ou fatigués (à notre arrivée,

l'appartement était meublé de vieilleries qui n'avaient rien à voir avec le luxe du précédent) – frigo et aspirateur désuets, chaise bancale, étagère de traviole, etc.

Parce qu'il nous est formellement interdit de faire appel à un artisan venant de l'extérieur et qu'il ne nous est pas permis non plus de travailler, chacun doit se dépatouiller avec les moyens du bord.

L'objectif, m'ont éclairée mes parents, est de nous rendre dépendants. Des assistés à la merci des autorités, raison pour laquelle il faut résister.

— La loi est-elle toujours légale ? me demande un jour Phil.

— Elle est bizarre ta question, papa.

— Pas tant que ça, Gabrielle.

— *Résister*, dit George en venant à son secours, c'est souvent s'opposer à une loi ou à un règlement. Phil, lui, accepte de porter le losange rose, pas moi. J'achète volontiers au marché noir, ce que Phil n'aimerait pas faire lui-même. Qui de nous deux est dans l'illégalité ?

— Vous m'énervez à toujours couper les cheveux en quatre !

— Si tu veux être bien coiffée, ma chérie, il est parfois nécessaire de les couper en quatre... murmure Phil d'une voix à peine audible.

— Et zut !

J'abandonne et les laisse blablater entre eux sur la légalité ou non de la loi, parce que franchement ça me dépasse. Et puis d'abord à quel âge a-t-on le droit de résister ? Et

comment ? Quand je ne veux pas ranger ma chambre, moi, j'appelle ça *résister*. Phil dit que c'est un caprice...

Des discussions comme celle-ci, nous en avons presque tous les jours depuis que je ne vais plus au collège. Les établissements scolaires du ghetto ont été fermés par décision administrative. Dans les premiers temps, je trouvais ça chouette de rester avec mes papas, puis j'ai fini par m'ennuyer ferme. Phil a alors décidé de me faire la classe – et j'ai adoré !

Mais avant de parler de mon papa-professeur, il faut que je dise deux mots de lui.

Comparé à George, Phil serait plutôt du genre chétif. Bien qu'il mesure un mètre quatre-vingt-cinq, il ne pèse que soixante kilos, d'où cette impression de fragilité. Phil est myope et porte des lunettes rondes à la John Lennon (qu'il perdra au moment de l'accident en les oubliant dans la voiture). Son menton s'enguirlande d'une barbichette taillée en pointe, rousse comme ses cheveux (qu'il ne coupe pas en quatre). Petite particularité : il chausse, été comme hiver, des tropéziennes, qui sont des sandales en cuir, les siennes à la romaine, avec des lanières entourant ses chevilles. L'hiver, il enfle des chaussettes en laine pour se protéger du froid, ce qui lui confère une dégaine singulière, notamment quand il endosse son unique costume réservé aux vernissages et aux soirées « prout prout ma chère » comme il les baptise.

Quand nous habitons Paris, Phil était un inconditionnel de nourriture macrobiotique. George, qui lui est adepte de

plats roboratifs tels que gigots, pâtés et autres cochonnailles, le raillait souvent en le comparant à un lièvre de dessin animé (peut-être aussi parce qu'il a de grandes dents bien blanches).

— Dis donc, Bugs Bunny, tes oreilles vont encore rallonger à force de manger des graines germées et des salades vertes. Méfie-toi que je ne te mette en cage !

— Et toi, répliquait Phil sur le même ton blagueur, si tu continues à avaler ces kilos de viande saignante, tu vas être plus gros qu'un éléphant et je ferai fortune en te vendant à un zoo !

La qualité principale de papa Phil, de l'avis de tous ceux qui le fréquentent, est son incroyable intelligence. L'étendue de ses connaissances dans de nombreux domaines est phénoménale, et il possède la délicatesse des gens vraiment brillants, qui consiste à ne pas écraser les autres sous le poids de leur érudition.

J'ai une sacrée *nom de Dieu* de chance (je profite qu'il soit absent pour jurer) de profiter de son savoir et d'être son unique élève ! Bref, Phil me fait la classe... mais d'une manière toute personnelle.

En français, pour ne prendre que cette matière, il recourt à une méthode originale, très différente de celle des professeurs que j'ai eus jusqu'à présent, et qui consiste à m'inviter à discuter autour d'une phrase, à la disséquer et à en tirer la *substantifique moelle*. Expression dont il abuse et qui me met l'eau à la bouche.

— Aujourd’hui, commence-t-il une séance, nous allons voir ce que tu es capable d’extraire de cette phrase de Francis Ponge : *C’est par sa mort parfois qu’un homme montre qu’il était digne de vivre.*

Résultat : je suis scotchée sur place, avec le sentiment désagréable que je n’y comprends rien et que ça ne va pas s’arranger de sitôt.

Phil me laisse un moment me débattre en m’enfonçant dans les sables mouvants de mon ignorance, puis il m’invite à parler :

— Dis tout ce qui te passe par la tête, ma chérie. Lâche la bride à ton cerveau, laisse-le galoper et accroche-toi à la crinière de ses idées, moi je vais noter tes réflexions sur une feuille et on en discutera après.

C’est ainsi que les cours se transforment en d’extraordinaires joutes verbales durant lesquelles Phil m’encourage à être une tête pensante.

Il arrive aussi que nous sortions et marchions des heures dans le ghetto, sans but précis, juste pour le plaisir de nous perdre au hasard de notre flânerie. Phil parle d’architecture, des nuages, des gens, de l’amour, de la vie, du bonheur d’exister en compagnie de ceux qu’on chérit et d’un tas d’autres choses.

George nous accompagne parfois, mais n’intervient jamais, laissant à papa Phil le soin d’être mon maître. Inutile d’être grand devin pour s’apercevoir qu’il l’admire.

*

Quand ils frapperont à la porte de ma chambre, quand je serai sous mon lit et entendrai leurs mots conciliants, ce sont à ces phrases empruntées par Phil à de grands artistes ou écrivains auxquelles je penserai : *rien d'audacieux n'existe sans la désobéissance à des règles ; l'homme propose et dispose, il ne tient qu'à lui de s'appartenir tout entier ; aujourd'hui, c'est la délicatesse qui est révolutionnaire...*

Dans la rame de métro où ils ont trouvé place, George éponge avec son mouchoir le visage blessé de Phil. Le sang a cessé de couler ; si la blessure n'est pas belle, au moins est-elle franche et quelques points de suture en viendront facilement à bout.

— On va sortir à la prochaine, mieux vaut ne pas s'éterniser dans cette souricière, chuchote George à l'oreille de Phil.

De mes pères, il est le plus apte à juger de leur situation et à y faire face. Papa George est un terrien capable de se sortir indemne de n'importe quelle mésaventure. Il ne décolle jamais pour de grandes envolées, à la différence de Phil qui, la tête dans la lune, est un rêveur et un farceur, susceptible d'imaginer les pires extravagances pour me faire rire.

— Ils doivent déjà nous traquer, ajoute George, avant de bouler son mouchoir ensanglanté dans son poing et de le fourrer dans la poche de son pantalon.

Une fois à la station, les portes de la rame s'ouvriront et ils descendront en se mêlant à un groupe de touristes américains pour se diriger vers la sortie la plus proche. Un ouvrier à l'entretien de la RATP les remarquera et préviendra aussitôt la brigade d'interception qui, elle-même, quelques minutes

plus tôt, suivant la procédure habituelle, aura diffusé leur signalement par SMS à tous les employés en service dans le métro.

« Ils prennent la sortie rue Douillet... Dépêchez-vous ! » les invitera-t-il, plein de zèle, postillonnant sur son portable et se voyant déjà profiter de la prime réglementaire attribuée aux informateurs ayant permis l'arrestation de losanges roses en situation irrégulière dans la capitale.

— On va se faire oublier quelque part en attendant que ça se calme, suggère George lorsqu'ils débouchent dans la rue, et, sans attendre, il attrape le bras de Phil, l'entraînant à sa suite.

Malgré un mal de tête lancinant, Phil obéit sans rechigner, et les voilà bientôt qui se hâtent en direction d'une galerie marchande dans laquelle ils s'engouffrent comme un seul homme.

Les membres de la brigade d'interception lancés à leur poursuite affirmeront plus tard qu'ils étaient sur les lieux à peine cinq minutes après l'appel de l'employé de la RATP. Ils assureront avoir passé au peigne fin les couloirs du métro puis les alentours de la station, mais sans succès. La forte concentration de touristes dans ce quartier ne leur facilitera guère la tâche. Ils finiront par partir, laissant un policier en maraude sur le terrain, au cas où réapparaîtraient les fuyards.

— On est serrés comme des sardines, se plaint papa Phil.

— Mais tais-toi ! réplique George, peu amène et l'oreille collée contre la porte des toilettes, attentif au moindre bruit.

Ils sont entrés dans le premier café qu'ils ont trouvé dans la galerie marchande. Celui-ci était bondé et personne n'a fait attention à eux, pas même l'inspecteur en civil accoudé au comptoir, le nez dans son journal sportif, les yeux rivés sur la liste des sélectionnés pour le prochain mondial – pour une fois, vive le foot !

Papa George a poussé Phil dans l'escalier qui menait aux toilettes, avant de littéralement le propulser à l'intérieur d'un WC.

— On ne bouge pas pendant un quart d'heure, après on avise, a-t-il dit d'autorité, après avoir verrouillé le loquet et s'être assuré que la porte était bien fermée.

Phil n'a pas protesté, entièrement accaparé par son mal de tête qui ne lui accordait pas une seconde de répit.

Le barman du café *Les Argonautes* témoignera, auprès de l'officier qui l'interrogera au cours de l'enquête judiciaire, qu'il n'a pas souvenir d'avoir vu deux hommes louches pénétrer dans l'établissement.

« Vous savez, à cette heure de la journée, je n'ai pas le temps de bayer aux corneilles. Mon service requiert toute ma concentration, les clients ont vite fait de partir sans payer... Alors vos deux suspects...»

« Des *losanges roses* », le reprendra l'inspecteur d'une voix chargée de reproches, et le barman soupirera, empreint d'une indignation servile.

Ce n'est que quatre-vingt-dix minutes plus tard, pas un quart d'heure comme l'avait laissé espérer papa George à Phil, qu'ils quitteront les toilettes pour messieurs du café *Les Argonautes*, les jambes engourdies d'être restées si longtemps immobiles et la peur au ventre d'être confondus et arrêtés. Se faufilant entre les consommateurs, ils déboucheront en quittant le bar dans la galerie toujours aussi fréquentée et prendront la direction de la rue Aloïs Alliaud, beaucoup moins passante.

Une femme, membre actif de la Ligue pour les Valeurs Familiales (la fameuse LVF qui milite pour l'internement psychiatrique des losanges roses), aura un pressentiment en observant ces deux hommes s'approcher d'elle à grandes enjambées. Sur mon papa Phil en particulier, et sur son visage balaféré d'une coupure suppurante, sans compter son allure générale et ses tropéziennes en cuir qu'elle jugera efféminées et qui éveillera chez elle davantage de soupçons. Elle enverra sans attendre un email à la Ligue, accompagné d'une photo de George et Phil prise en catimini avec son smartphone. Bien qu'elle ne soit pas cadrée et d'une netteté approximative, la permanente d'astreinte de la Ligue la comparera aux avis de recherche lancés par la brigade d'interception et reconnaîtra mes papas comme étant deux parias en fuite.

Au même instant, je serai dans le salon de notre appartement à boire un verre d'eau fraîche, me demandant avec une réelle excitation quel beau cadeau mes parents me feront pour mon anniversaire à leur retour de Paris, espérant qu'ils me permettront de l'ouvrir tout de suite.

Si les losanges roses avaient eu le droit de posséder un téléphone portable et n'avaient pas été contraints de les remettre aux autorités lors de leur arrivée dans le ghetto, je suis certaine que George m'aurait déjà prévenue de leur infortune et, sans aucun doute, demandé de quitter l'appartement au plus vite afin d'aller me réfugier chez des voisins.

Nos ennuis ont débuté quelques semaines après mon entrée au CE2.

L'école primaire où j'allais n'était pas très éloignée de notre appartement parisien et, à tour de rôle ou ensemble, Phil et George m'accompagnaient le matin jusque devant la grille. L'école venait d'être débaptisée du nom qu'elle portait depuis des années, Jules Guesde, pour celui de Pierre-Marie Le Guen, ce qui pour la fillette que j'étais n'avait aucune importance. Mais un soir, à table, papa George avait ronchonné, comme il sait le faire quand il est de mauvais poil, qu'un homme politique aussi controversé que Le Guen n'avait pas vocation à se retrouver au fronton d'un établissement scolaire de la République.

Il fulminait, râlait, pestait, disait que ça lui coupait l'appétit, mais se réservait une portion de lasagnes, secouait la tête de dépit, roulait des yeux, bref faisait son petit cinéma pour bien montrer l'ampleur de sa désapprobation.

— Tu t'attendais à quoi ? avait objecté Phil.

— Ce n'est pas parce qu'ils ont gagné la mairie qu'ils ont le droit de... Imagine un peu ce que ça sera si jamais ils prennent le pouvoir pour de bon !

George n'était pas allé plus avant dans cet échange incompréhensible pour moi, et dont je ne soupçonnais pas le caractère prémonitoire.

Au dessert, la glace à la fraise semblait avoir refroidi sa colère, et il avait changé de sujet, à l'image du soleil qui vient toujours après un gros orage.

Quelques jours plus tard, dans la cour de récréation, je jouais à la marelle avec une de mes copines prénommée Agnès, quand un grand de CM2 s'approcha de moi, charriant dans son sillage un groupe de copains de son âge.

— T'es qu'une sale négresse ! cria-t-il froidement en s'adressant à Agnès et moi.

Je n'avais jamais entendu ce mot auparavant ou bien je ne m'en rappelais plus, ni même ne m'étais encore posé de réelles questions sur ma couleur de peau, à tel point qu'il me fallut un moment avant de comprendre que le garçon me visait en particulier.

— Retourne dans ton pays ! brailla-t-il plus fort, estimant sans doute que je ne réagissais pas assez vite.

Il cracha par terre, aussitôt imité par ses copains, qui tous me tournèrent le dos et s'éloignèrent d'un pas de militaires défilant un 14 juillet sur les Champs-Élysées.

Agnès et moi, sidérées par la scène qui venait de se dérouler sous nos yeux, elle une jambe en l'air à un saut du paradis et moi la pointe de mes chaussures à quelques centimètres à peine des crachats, nous demeurâmes bouche bée sans savoir si c'était du lard ou du cochon.

Peut-être était-ce l'effet de la surprise ou encore de l'insolite tension que nous sentions grandir en nous, mais voilà que nous sommes parties d'un fou rire incoercible, suivi d'une course éperdue vers les toilettes tellement l'envie de faire pipi était devenue urgente.

Le soir, à la sortie des classes, je retrouvai Phil qui m'attendait devant la grille de l'école, et nous marchâmes côte à côte en direction de l'appartement, comme nous en avons l'habitude.

— Papa ?

— Oui, Gabrielle.

— C'est où *mon* pays ?

— Ton pays ? Qu'est-ce que tu veux dire par *ton* pays, ma chérie ?

— Eh bien, *mon* pays, il est où ?

Je me souviens que Phil n'était pas à l'aise. Ma question le dérangeait et il ne savait pas par quel bout la prendre. Il sifflotait pour se donner une contenance, mais sa main qui tenait la mienne était devenue moite.

Nous avons pourtant souvent parlé de mes origines avec mes papas. J'étais une enfant adoptée, originaire de Somalie, et ça ne me chagrînait absolument pas. J'avais une famille, deux pères formidables et un cadre de vie privilégié.

— Pourquoi me poses-tu cette question, Gabrielle ?

Nous étions presque arrivés et je me sentais ennuyée, un peu comme quand je fais une bêtise et ne sais plus où me mettre.

— Je... balbutiais-je, hésitante, c'est parce qu'un garçon m'a dit de retourner dans *mon* pays...

— C'est un idiot, Gabrielle ! Ton pays est ici. C'est la France. Ce garçon ne fait que répéter les âneries qu'il entend chez lui. Et d'abord qui est-ce ?

Nous étions en bas des marches qui menaient jusqu'au hall d'entrée de l'immeuble. Phil s'était immobilisé, statufié, et le sang s'était retiré de son visage devenu d'un blanc crayeux. Ses mâchoires contractées creusaient ses joues, faisant saillir ses pommettes. Les ailes de son nez palpitaient, comme s'il était sur le point d'éternuer.

— Viens, a-t-il dit au bout d'un instant, on va prendre un bon chocolat chaud avec George pour le goûter. Tu nous raconteras cette histoire dans le détail.

Phil m'a alors pris la main, un peu trop fermement à mon goût, et m'a tirée, m'obligeant à grimper les marches deux par deux. J'ai senti qu'il se passait quelque chose, mais sans savoir quoi ni pourquoi. Je ne comprenais pas les raisons de son irritation et, fâchée qu'il s'en prenne à moi qui n'avais rien fait, j'ai lancé d'une voix étranglée avant que nous ayons atteint le hall d'entrée :

— Et puis je suis une négresse !

Le soir à table, durant le dîner, Phil et George affichaient de drôles de têtes.

Avec patience et délicatesse, ils m'expliquèrent ce que le mot *négresse* signifiait, combien il était péjoratif et malveillant.

— Écoute, avait dit George, si tu es une *négresse*, alors nous sommes, Phil et moi, des *blanchettes*. En tout cas, ce ne sont pas de beaux mots dont on peut se vanter, et ceux qui les utilisent sont des personnes qui ne se respectent pas elles-mêmes.

Je trouvais que ça ne méritait pas qu'ils en fassent tout un plat, et regrettais de ne pas m'être retenue quelques heures plus tôt avec Phil.

Le lendemain, en fin d'après-midi, mes papas étaient tous les deux en faction devant mon école. J'avais d'abord eu un temps d'arrêt, stupéfaite, avant de les interroger du regard. Était-ce une de leur nouvelle extravagance artistique ? Une forme d'art qu'ils testaient sur moi ? De la même manière qu'ils me permettaient de donner mon avis de petite fille sur leurs créations picturales quand je venais dans leur atelier.

Il faut imaginer Phil et George, grimés de noir de la tête aux pieds, ressemblant à ces personnages d'Africains qu'on trouve dans les albums de Tintin, avec de grosses lèvres gourmandes et un regard halluciné – caricatures ridicules et outrancières.

J'hésitais entre un grand éclat de rire et mourir de honte. En fin de compte, je choisissais de les rejoindre et d'entrer dans leur jeu. Avec le recul, je me dis que toute mon éducation me prédisposait à ça, à être aussi « maboule » qu'eux.

Cependant, leur déguisement ne plaisait visiblement pas aux parents présents, et les commentaires allaient bon train.

« C'est... c'est... je ne trouve pas mes mots tellement... »
« Ce n'est pas parce qu'on se dit *artistes* que tout est permis... »
« Ils sont déjà assez... enfin vous savez à quoi je fais allusion... »
« C'est contre nature des choses pareilles... »
« Croyez-moi, ça ne durera pas... »
« Une honte, une honte je vous dis, ils ne mériteraient même pas de... »

Deux jours d'affilée, dans ce quartier huppé où nous habitions à l'époque avant d'être ici, dans le ghetto, George et Phil vinrent me chercher à l'école ainsi fardés. Ils interpellèrent même la mère du garçon qui m'avait traitée de négresse, se présentant comme *Monsieur Nègre Un* et *Monsieur Nègre Deux*.

Rentrés à la maison, ils se démaquillaient aussitôt et nous n'en parlions plus. Le lendemain matin, au petit-déjeuner, Phil ou George me demandait :

— Ce soir, Monsieur Nègre Un et Monsieur Nègre Deux viennent te prendre à la sortie de l'école, tu es toujours d'accord ?

J'étais d'accord.

Je trouvais assez gratifiant d'être devenue la star de la cour de récréation. Mes copines me regardaient avec des yeux ronds comme des boules de billard. Elles me racontaient que mes papas alimentaient les conversations chez elles et qu'ils étaient le centre d'intérêt de tout le quartier.

Finalement, *négresse*, c'était pas si mal que ça !

Ce n'est que le jeudi soir que la police municipale est intervenue, demandant à mes pères de bien vouloir cesser leur provocation ou sinon...